

amitié, et c'est d'un cœur sincère qu'ils mettent en commun leurs efforts et leurs talents au service de l'Église. On sent pourtant que l'affection de Veillot est plus vive, et que la rupture ne viendra pas de lui. Dans le livre, les dissentiments sont marqués avec délicatesse, et les difficultés intestines des premières années de l'*Univers* avouées sans détour. L'auteur ne se départ pas un instant de sa mesure et de sa sagesse.

Le rôle politique de Louis Veillot est nettement défini. On lui a reproché des tergiversations et des palinodies. Il n'en est rien. Louis Veillot n'a jamais entendu se lier à aucun pouvoir, qu'à l'Église catholique. Il ne s'est fait l'homme-lige de personne ici-bas, que du Vicaire de Jésus-Christ. Il a accepté la monarchie de Louis-Philippe parce que Rome l'acceptait, et dans la mesure où Rome permettait de l'accepter, en se réservant de discuter ses actes. Il ne se sentit jamais si libre et si content que lorsque l'*Univers* eut renoncé à toutes les avances que lui faisait le gouvernement, et qu'il se fut débarrassé lui-même de sa fonction de sous-chef au ministère de l'intérieur, fonction qu'il n'avait jamais d'ailleurs remplie. Il racontait souvent, dit son frère, qu'il s'était offert, le jour de sa libération, au café Desmares, un somptueux déjeuner, qu'il avait consommé en riant tout seul à l'ébahissement du garçon qui le servait.

Louis Veillot ne s'est pas davantage écarté de la ligne religieuse qu'il imprima dès l'origine à l'*Univers*. Il voulut en faire et il en fit un journal exclusivement dévoué aux intérêts de la religion et du pape. Et, pour le maintenir dans cette voie, où il est encore, il n'hésita devant aucun sacrifice, ne recula devant aucun adversaire, ne biaisa devant aucun intérêt humain. Ni le légitimisme, ni le philippisme, ni le gallicanisme, ni le libéralisme, ne lui en imposa, ni ne le fit dévier du droit chemin qu'il s'était tracé. L'*Univers*, à cette date, comme aujourd'hui, c'était le bon journal.

Ce récit des premières luttes du journaliste donne un puissant intérêt au livre de M. Veillot. Mais quel charme ne tire-t-il pas

de la vie intime du grand écrivain, de ses relations, et de la genèse de ses écrits !

Louis Veillot avait un tempérament essentiellement littéraire ; et, si ce n'était un chrétien avant tout, ce serait un littérateur avant tout. Il avait lu les anciens et les modernes, et son style est fait de leur moelle. Son esprit n'était jamais en repos ; quand il ne lisait pas, il composait. A cette date de 1845, il a déjà écrit à travers les multiples occupations du journal, et pour ne parler que des livres, les *Pèlerinages de Suisse*, *Pierre Saintive*, le *Saint Rosaire médité*, le *Sub tuum*, *Rome et Lorette*, les *Français en Algérie*, les *Nattes* et l'*Honnête femme*. Que n'eût-il pas fait s'il n'eût vu dans le journalisme militant une impérieuse vocation ? Il dit quelque part que sa tête était chargée de poèmes, qui ne demandaient qu'à éclore et à fleurir. Il aime mieux sacrifier toute une vie de légitimes jouissances, et se consacrer à des labeurs pénibles et incessants, pour lesquels il n'éprouvait naturellement que de la répugnance. Et c'est ici qu'il faut admirer le chrétien et le fils dévoué de l'Église. Il y aurait à s'étendre davantage sur l'écrivain. Mais M. Veillot en fera probablement l'objet d'un chapitre spécial quand il jugera l'œuvre entière de son frère. Jetons plutôt un regard sur sa vie de famille et sur ses relations d'amitié.

Ceux qui ont parcouru la *Correspondance* de Louis Veillot connaissent déjà, et ceux qui liront le présent ouvrage connaîtront ce que fut cet homme de cœur et d'esprit, et quelle douceur on goûtait dans son commerce ; quel plaisir il trouvait lui-même dans la société de ses proches et de ses amis.

Après la mort des parents, Louis Veillot prit chez lui, à Paris, son frère et ses deux sœurs, Annette et Élise. Le logement était modeste, mais le bonheur y habitait. Sa conversion opérée, Louis avait travaillé à celle d'Eugène, était parvenu, la grâce aidant, à le gagner, et se l'était associé au journal. Pour les sœurs, elles lui donnèrent pas mal de soucis. Au prix de travaux acharnés, il les fit instruire au couvent des Oiseaux, et ne voulut jamais se marier qu'il n'eût assuré leur avenir. Ce fut

une grosse question que celle de son mariage. Il hésita longtemps, eut plusieurs velléités passagères. Voici comment il raconte que, finalement, l'affaire se conclut : " Je me suis marié à 32 ans, un peu par hasard, comme tout le monde. Deux abbés, dont l'un connaissait ma future et un peu moi, l'autre moi et un peu ma future, avaient arrangé cela avec les parents de Mathilde Murcier, très petits bourgeois de Versailles, fort simples chrétiens. Ils me dirent que ce mariage me convenait, je me laissai faire." Il n'eut pas à s'en repentir. Car la femme que Dieu lui donna était digne de lui, comme il était digne d'elle. Il trace son portrait dans un récit inédit qui clôt ce premier volume de sa vie, et qui n'est autre chose qu'un suave épithalame.

Louis Veillot noua des amitiés impérissables. Il compta parmi ses amis les plus illustres évêques de ce siècle : Mgr Parisi, Mgr Gerbet, Mgr de Salinis, Mgr Clausel de Montals, le cardinal Gousset ; dans le clergé sacerdotal, l'abbé Combalot, dom Guéranger, le P. de Ravignan ; dans les lettres, M. Foisset, Edouard Ourliac, Henry de Riancey, Alphonse Toussenel, et combien d'autres ; dans la politique, M. Guizot ; dans l'armée, le maréchal Bugeaud, dont il fut le secrétaire six mois en Algérie ; dans tous les rangs de la société, des chrétiens fervents qu'il avait convertis, des partisans zélés de la cause catholique, des âmes d'élite qui s'ouvraient à lui comme à leur confident et à leur conseiller. Cet homme fut aussi fortement aimé qu'il aimait fortement. Il est vrai qu'il fut aussi cordialement détesté, mais, on l'a dit souvent, ce n'est pas là le privilège des âmes médiocres. Son amitié n'était pas platonique. S'il avait pour ceux qu'il aimait des tendresses infinies, et si son prosélytisme se traduisait en conseils et en leçons, que lui seul d'ailleurs savait donner comme il les donnait, jamais il ne balança, dans l'occasion, à payer de sa personne et de sa bourse. Beaucoup de personnes lui durent leur retour à la pratique de la religion. Ce fut une des formes d'affection les plus chères à son cœur.

ABNER,

(A suivre.)